



**HAL**  
open science

# Le ṣāhib al-ṭirāz contrôlait-il aussi la sculpture monumentale sous le califat de Cordoue? L'apport d'un chapiteau califal omeyyade inédit

Patrice Cressier, Sophie Gilotte, María Antonia Martínez Núñez

## ► To cite this version:

Patrice Cressier, Sophie Gilotte, María Antonia Martínez Núñez. Le ṣāhib al-ṭirāz contrôlait-il aussi la sculpture monumentale sous le califat de Cordoue? L'apport d'un chapiteau califal omeyyade inédit. Alexandra Bill; Antoine Borrut; Yann Dejognat; Camille Rhoné-Quer; Jennifer Vanz. Mers et rivages d'islam de l'atlantique à la Méditerranée. Mélanges offerts à Christophe Picard, Éditions de la Sorbonne, pp.367-382, 2023, 979-1035108700. halshs-04334190

**HAL Id: halshs-04334190**

**<https://shs.hal.science/halshs-04334190>**

Submitted on 10 Dec 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# LE *ṢĀḤIB AL-ṬIRĀZ* CONTRÔLAIT-IL AUSSI LA SCULPTURE MONUMENTALE SOUS LE CALIFAT DE CORDOUE ?

## L'APPORT D'UN CHAPITEAU CALIFAL OMEYYADE INÉDIT

Bien qu'un consensus à ce sujet puisse sembler aujourd'hui établi, le mode d'organisation et de contrôle des ateliers d'État sous le califat omeyyade de Cordoue fait encore l'objet de débats et, sur de nombreux points, seules des réponses partielles ont été apportées. La hiérarchie des chaînes opératoires et de contrôle demande à être précisée avec l'appui de données matérielles, celles provenant des sources écrites montrant une particulière complexité, voire confusion. Il est, par exemple, nécessaire de comprendre la nature exacte des liens entre, d'une part, les ateliers produisant les objets somptuaires destinés au souverain et aux nécessités du protocole et, d'autre part, les chantiers de construction d'édifices liés à la sphère du pouvoir. Quant au statut de certains éléments architectoniques produits dans ce cadre et considérés comme décoratifs, il paraît être bien au-dessus de ce que leur conférerait leur seule fonction d'ornement. Il en est ainsi des chapiteaux de marbre de cette époque, souvent porteurs d'inscriptions, dont on sait maintenant qu'ils furent sculptés majoritairement dans des ateliers d'État centralisés à Cordoue ou Madīnat al-Zahrā' même<sup>1</sup>.

Un chapiteau califal omeyyade, conservé en Espagne dans une collection privée, fournit la matière à une réflexion plus approfondie sur ces questions, selon différents angles de vue.

Nous traiterons ainsi successivement de la morphologie du chapiteau et de son décor, puis de l'inscription qu'il porte et du contenu de celle-ci. Nous aborderons ensuite brièvement la question de sa provenance. Puis nous nous interrogerons, à son propos, sur la relation entre le *ṭirāz* califal (dont l'objectif désigné était la production de tissus d'apparat destinés à la haute aristocratie et aux présents protocolaires) et les ateliers de sculpture ornementale organisés et contrôlés par le calife.

---

1. P. Cressier, « Historias de capiteles. ¿Hubo talleres provinciales califales? », *Cuadernos de Madīnat al-Zahrā'*, 5, 2004, p. 177-196.

## LE CHAPITEAU ET SON DÉCOR

Le principal message porté par le chapiteau est bien évidemment l'inscription en caractères coufiques qui se développe tout autour de son abaque. Mais, quoique plus limitée, l'information que nous fournissent sa conception d'ensemble et le traitement de son feuillage ne peut être négligée.

Une brève description s'avère donc nécessaire, tout en précisant qu'il s'agit d'une pièce très mutilée, puisque seule l'une de ses volutes d'angle est conservée, que toutes les cornes de l'abaque sont brisées et que les pointes des acanthes sont émoussées. Comme nous le verrons plus loin, l'inscription elle-même est lacunaire.

Ce chapiteau de marbre blanc est un composite dit « à bandeau »<sup>2</sup> (fig. 1). Ses proportions montrent qu'il a été sculpté dans un bloc quasi cubique<sup>3</sup> et il existe un fort contraste entre le *kalathos* cylindrique et le bloc parallélépipédique que forment l'abaque et les volutes massives. Ce sont bien là trois des caractères significatifs des productions omeyyades cordouanes.



Figure 1. Chapiteau califal composite à deux couronnes d'acanthé daté par son inscription de 347/958-59 (collection privée)

Photos P. Cressier.

Le décor végétal permet d'affiner l'attribution chronologique. Deux couronnes d'acanthé enveloppent la corbeille. Ce feuillage, très découpé, annonce les décors couvrants dits « en nid d'abeille ». Les feuilles elles-mêmes, séparées les unes des autres par une tresse à deux brins, sont marquées de profondes nervures verticales et les quelques folioles affirmant encore leur nature végétale sont limitées à la couronne supérieure. Un collier de perles et pirouettes marque le haut du *kalathos*. L'échine volumineuse est couverte d'un treillis de folioles, de même que les dés d'abaque d'où sont issus les enroulements végétaux ornant les faces latérales des volutes d'angle discoïdales.

2. Terme frappé par H. Terrasse et rendant compte de la disproportion de l'échine : H. Terrasse, *L'art hispano-mauresque des origines au XIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Van Oest (Publications de l'Institut des hautes études marocaines, XXV), 1932, p. 143.

3. H = 33,5 cm, D = 27 cm, L conservée = 23 cm. Il est étonnant qu'il n'y ait pas d'indice de tracé directeur sur la surface supérieure de l'abaque.

Même si l'évolution formelle de la feuille d'acanthé sous l'émirat puis le califat de Cordoue est loin d'avoir été linéaire, la déstructuration déjà très sensible des éléments constitutifs de celle qui orne le chapiteau ici étudié permet d'affirmer qu'elle est déjà relativement tardive, attribuable à la fin du califat de 'Abd al-Raḥmān III ou au début de celui de son fils, al-Ḥakam II. Comme nous allons le voir, l'inscription permettra de lever cette ambiguïté.

Cette pièce serait d'ailleurs assez banale, si elle ne se signalait par le contenu de cette inscription. Mais cette banalité même est intéressante, car elle n'exclut aucunement l'excellence de la facture. Ainsi conjuguées, banalité du répertoire ornemental et qualité technique sont en effet un bon indice de ce que ce chapiteau procède des productions standardisées, placées très probablement sous contrôle de l'État cordouan et dont l'existence comme telles est maintenant bien connue<sup>4</sup>. Or c'est justement sur les modalités de ce contrôle que nous nous interrogeons dans ces pages.

#### L'INSCRIPTION. LECTURE ET TRADUCTION

L'inscription court sur le ruban de l'abaque, aux quatre faces du chapiteau : elle est donc découpée en huit cartouches, solution habituelle sous le califat. Elle a recours à un coufique austère, taillé en relief. Son mauvais état de conservation n'en a pas facilité la lecture (fig. 2a-b), mais le fait qu'elle fasse appel pour beaucoup à des formules classiques a permis d'en compenser les lacunes. La reconstruction est donc la suivante<sup>5</sup> :

[بسم الله ولا حول ولا قوة / الا بالله [العظيم صلى الله  
 على محمد نبيه وصفو]ته من / خلقه وسد[لم تسليما مما عمل]  
 [على يدي جعفر] صاحب / الطراز ف[تى امير المؤمنين]  
 [ابقاءه الله ومول]يه سنة / سبع و[اربع]ين و[ثلاثمائة]

- [Au nom de Dieu, il n'y a de pouvoir] ni de force / sinon en Dieu, [l'Immense] [Dieu bénisse]
- [Muḥammad, Son prophète et] Son élu entre Ses / créatures et [le sauve. Ceci est ce qui se fit]
- [sous la direction de Ḡaḥfar], ṣāḥib / al-ṭirāz, / fatā [du Prince des Croyants],
- [que Dieu lui prête longue vie, et] son affranchi, en l'an / sept et quarante [et trois cents].

4. Cressier, « Historias de capiteles... », art. cité; id., « El estudio de los capiteles andalusíes y magrebíes : ¿pasatiempo de ociosos? », dans C. Fernández Ibáñez (éd.), *Al-Kitāb Juan Zozaya Stabel-Hansen*, Madrid, Asociación Española de Arqueología Medieval, 2019, p. 487-492 (ici p. 488).

5. Entre crochets le texte restitué; les barres signalent les séparations entre les différents segments par les dés et par les pointes des cornes d'abaque.

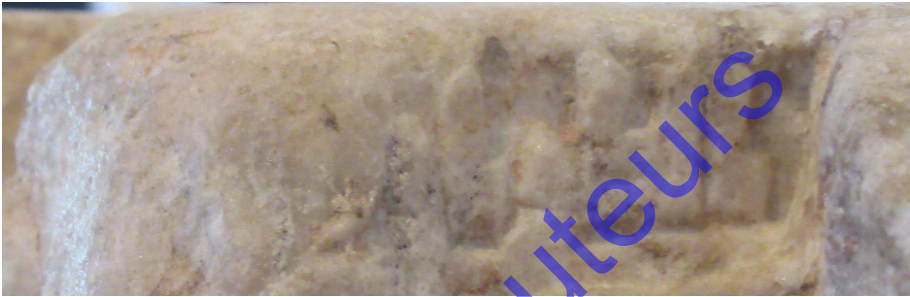


Figure 2. Passages de l'inscription faisant référence au *ṣāhib* (2a) *al-tirāz* (2b)

Photos P. Cressier.

Le chapiteau date donc bien de la fin du califat d'al-Nāṣir, et plus précisément de l'année 347/958-59<sup>6</sup>.

Ainsi qu'il vient d'être dit les passages conservés sont sculptés dans un coufique austère utilisé habituellement sur les chapiteaux et les bases de colonnes de chronologie califale. On ne repère qu'une seule terminaison florale (14f : *nūn* en position finale)<sup>7</sup>, dans la préposition *min* du troisième cartouche et dans le numérique ordinal *arbaʿin* du huitième et dernier. On observe aussi des ligatures courbes entre certains graphèmes, traits caractéristiques de l'épigraphie lapidaire califale omeyyade<sup>8</sup>.

---

6. 'Abd al-Rahmān III meurt en 350/961.

7. M.A. Martínez Núñez, « La epigrafía del Salón de 'Abd al-Rahmān III », dans *Madīnat al-Zabrā'. El Salón de 'Abd al-Rahmān III*, Cordoue, Junta de Andalucía, 1995, p. 107-152 (ici, p. 135-136); ead., *Recientes hallazgos epigráficos en Madīnat al-Zabrā' y nueva onomástica relacionada con la dār al-ṣinā'a califal*, Jaén, Universidad de Jaén (Anejos de *Arqueología y Territorio Medieval* 1), 2015, p. 66.

8. M. Ocaña Jiménez, *El cúfico hispano y su evolución*, Madrid, Instituto Hispano-Árabe de Cultura, 1970, p. 30; M.A. Martínez Núñez, « Escritura árabe ornamental y epigrafía andalusí », *Arqueología y Territorio Medieval*, 4, 1997, p. 127-162 (ici, p. 132).

Venons-en au contenu de cette inscription, qui commence par la *basmala* réduite et une proluxe *taṣliya*, ou oraison pour le Prophète Muḥammad, différant en cela du formulaire le plus souvent adopté dans les chapiteaux califaux.

Il est d'ordinaire de nature propitiatoire, mentionnant le calife par son *ism* et précisant ses titres, tandis que lui sont dirigées la formule de bénédiction (*baraka min Allāh*), la sollicitude de permanence (*aṭāla Allāh baqāʾ -bu* ou *abqāʾ a-bu Allāh*) et d'autres phrases de bon augure<sup>9</sup>.

En revanche dans notre chapiteau, il n'est fait allusion au calife qu'en relation avec le directeur des travaux, dont le nom, Ġaʿfar, est indiqué après *ʿalā yaday*, ainsi que sa charge (*ṣāhib al-ṭirāz*) et sa condition de *fatā Amīr al-muʾminīn abqāʾ a-bu Allāh* (« serviteur du Prince des croyants, que Dieu lui prête longue vie ») et celle de *mawlā* (« affranchi »).

Cependant, le fait de nommer le directeur de la construction à laquelle était destiné le chapiteau, dans ce cas le célèbre Ġaʿfar al-Ṣiqḷabī et la sollicitude de permanence, qui fait suite au titre suprême du calife, ainsi que la façon d'indiquer la date avec l'année seule, coïncident bien avec les éléments propres aux formulaires-types califaux<sup>10</sup>. Il est donc certain que le chapiteau fut sculpté dans les ateliers de la *dār al-ṣināʿa* califale.

Dans l'inscription qui nous occupe ici, la mention de Muḥammad est similaire, quoique non identique, à celle que portent quatre chapiteaux de l'époque d'al-Ḥakam II, sculptés en 363/973-74 pour une mosquée, ainsi que le précisent leurs respectives épigraphies<sup>11</sup>.

Il faut signaler qu'un chapiteau, aujourd'hui conservé au musée archéologique provincial de Cordoue<sup>12</sup> est, quant à lui, identique au nôtre (mêmes formules de l'inscription, même distribution du texte dans les cartouches, même date, mêmes dimensions, mêmes style et facture du décor floral) tout en s'en distinguant par le type morphologique (corinthisant à deux couronnes d'acanthé et non composite comme ici). Son inscription a été étudiée et publiée il y a quelques années par A. Labarta<sup>13</sup>. On constate ainsi que les différences portent aussi sur certains détails de la graphie, ainsi l'absence du *tāʾ marbūta* du terme *quwwa* dans la pièce

9. Ead., « La epigrafía del Salón... », art. cité, p. 138-139, 144-146; ead., M. Ación Almansa, « La epigrafía de Madīnat al-Zahrāʾ », *Cuadernos de Madīnat al-Zabrāʾ*, 5, 2004, p. 107-158 (ici, p. 110, 112, 121-122).

10. Martínez Núñez, « La epigrafía del Salón... », art. cité, p. 140-142; ead., « Epígrafes al nombre de al-Ḥakam en Madīnat al-Zahrāʾ », *Cuadernos de Madīnat al-Zabrāʾ*, 4, 1999, p. 83-103 (ici, p. 86).

11. M. Ocaña Jiménez, « Capiteles fechados del siglo x », *Al-Andalus*, 5, 1940, p. 437-449 (ici, p. 445-448, n° 3-6).

12. Inv. n° 29 745. Il a fait l'objet d'une fiche succincte d'A. Marcos Pous, « N° 23 », *La mezquita de Córdoba: siglos VIII al XV. Centenario de la Mezquita*, Cordoue, Consejería de Cultura de la Junta de Andalucía, 1986, p. 42-43.

13. A. Labarta, C. Barceló, « Miscelánea epigráfica », *Al-Qantara*, 13/2, 1992, p. 537-559 (ici, p. 543-547).

publiée par cette auteure<sup>14</sup> ou, comme nous l'avons vu dans le chapiteau ici décrit, la facture du *nūn* final pourvu d'un appendice ascendant prononcé et d'une terminaison végétale. Dans un cas comme dans l'autre le contenu des inscriptions laisse entendre que les chapiteaux étaient destinés à un édifice religieux, une mosquée.

## LA PROVENANCE DU CHAPITEAU

La similitude des deux chapiteaux, celui du musée archéologique provincial et celui de la collection privée que nous étudions, ne laisse aucun doute : ils furent sculptés dans le cadre d'un programme architectural unitaire et destinés au même édifice cultuel. Le fait qu'ils soient de deux types morphologiques distincts, composite et corinthisant, n'est pas contradictoire : l'alternance de ces deux types – devenus canoniques sous 'Abd al-Raḥmān III – dans les arcatures des bâtiments officiels califaux est systématique, que ceux-ci soient palatiaux ou civils (Salón Rico ou Dār al-Ġund à Madīnat al-Zahrā'), ou religieux (agrandissements d'al-Ḥakam II et d'al-Manṣūr dans la grande mosquée de Cordoue).

Par ailleurs, on sait que le remploi de chapiteaux omeyyades cordouans s'est pratiqué sur la longue durée, assez vite après l'implosion du califat et que ceux-ci ont parfois parcouru de grandes distances, à l'intérieur de la péninsule Ibérique et jusqu'en Afrique du Nord<sup>15</sup> et même l'Italie.

Cependant, et s'agissant de la ville de Cordoue elle-même, on peut supposer, au moins en première hypothèse, que la source d'approvisionnement pouvait être proche voire très proche du lieu de remploi.

Le chapiteau corinthisant publié par A. Labarta provient de travaux de restauration et de démolition partielle d'une maison (évidemment largement postérieure au califat) située au numéro 69 de la rue Alfonso XII, en limite orientale de la Axerquía, quartier hors les murs de la ville médiévale<sup>16</sup>. Les conditions de trouvaille du chapiteau de la collection privée ont été similaires, sans plus de précision sur le lieu exact. Si l'on admet que la mosquée d'où les deux pièces furent récupérées pour être remployées dans des demeures privées n'était pas

---

14. *Ibid.*, p. 544.

15. H. Terrasse, « Chapiteaux omeyyades d'Espagne à la mosquée d'al-Qarawiyyīn de Fès », *Al-Andalus*, 28, 1963, p. 211-216; Cressier, « Historias de capiteles », art. cité; id., « D'al-Andalus au Maghreb : le long voyage des chapiteaux umayyades cordouans », dans *Le Maroc Médiéval. Un empire de l'Afrique à l'Espagne*, Paris, Hazan/Musée du Louvre, 2014, p. 394-396; id. et M. Cantero Sosa, « Diffusion et remploi des chapiteaux omeyyades après la chute du califat de Cordoue. Politique architecturale et architecture politique », dans *VI<sup>e</sup> Colloque international. L'Afrique du Nord antique et médiévale. Productions et exportations africaines. Actualités archéologiques*, Paris, CTHS, 1994, p. 159-196; M. Rosser-Owen, « Andalusī Spolia in Medieval Morocco : 'Architectural Politics, Political Architecture' », *Medieval Encounters*, 20, 2014, p. 152-198.

16. Labarta, Barceló, « Miscelánea epigráfica », art. cité, p. 543.



Figure 3. Détail du plan de Cordoue dressé en 1811 par le baron de Karvinski

Localisation des églises de San Lorenzo (1), Santiago (2) et San Nicolás de la Axerquía (3); de l'inscription commémorant des travaux de restauration dans une mosquée (4); de la maison détruite C/ Alfonso XII, 69 d'où provient le chapiteau publié par A. Labarta (5); ainsi que de la grande mosquée de la ville (6). DAO. S. Gilotte.

(<https://www.adesalambar.com/cartografia/urbanos/1811-Karvinski.jpg>).

très éloignée de celles-ci<sup>17</sup>, alors trois possibilités s'offrent à nous, sachant que dans les trois cas ces mosquées de quartier furent démolies et substituées par des églises à l'issue de la conquête chrétienne. Ces églises sont : Santiago et San Nicolás de la Axerquía, au sud, et San Lorenzo au nord<sup>18</sup> (fig. 3). Dans deux cas, seuls les minarets ont été conservés et datés à partir de l'appareil constructif de pierre de taille : début du x<sup>e</sup> siècle à Santiago, émirel/califal à San Lorenzo.

17. Des concentrations de matériaux de récupération (chapiteaux, bases, etc.) d'époque califale, avant leur redistribution, ont été documentées par diverses fouilles d'urgence du centre-ville de Cordoue.

18. C. González Gutiérrez, *Las mezquitas de barrio de Madinat Qurtuba. Una aproximación arqueológica*, Cordoue, Diputación de Córdoba, 2012, p. 151-157 et 167-176; ead., *Las mezquitas de la Córdoba Islámica: concepto, tipología y función urbana*, Cordoue, Servicio de Publicaciones de la Universidad de Córdoba, 2016, p. 167-177, 193-202 et 253-255.



Quant aux églises qui vinrent les remplacer, elles furent élevées respectivement avant 1252 et entre 1244 et 1300. San Nicolás de la Axerquía leur était contemporaine, mais nous ne pouvons pas nous appuyer sur ses caractères architecturaux pour le confirmer car elle a aujourd'hui disparu et l'existence d'un lieu de culte islamique antérieur est douteuse<sup>19</sup>.

En ce qui concerne le minaret conservé dans l'église de Santiago, il a été identifié depuis longtemps par M. Ocaña Jiménez comme celui de la mosquée dite de l'*Amīr* Hišām (identification encore admise aujourd'hui) mandée construire par Hišām I et donc datable de la fin du VIII<sup>e</sup> siècle<sup>20</sup>. F. Hernández Giménez, quant à lui, date l'appareil constructif plutôt des deux derniers tiers du IX<sup>e</sup> siècle<sup>21</sup>.

On considère que le minaret de San Lorenzo fut construit en deux étapes, émirale puis califale. Nous ne savons rien en revanche de la structure de l'oratoire antérieur, ni du nom qui put être donné à cette mosquée. Peut-on attribuer à celle-ci l'inscription qui fut découverte à quelques dizaines de mètres<sup>22</sup> en 1844 et qui commémorait la rénovation de la décoration, la construction d'un minaret et l'édification d'une galerie (*saqīfa*) contiguë, ensemble de travaux qui avaient été pris en charge par la *sayyida* Muštāq, mère du prince al-Muğīra (frère d'al-Ḥakam II) entre 360/970-71 et 370/980-81 (la date est incomplète)<sup>23</sup>? L'hypothèse est vraisemblable mais non assurée.

Difficile d'affirmer alors que notre chapiteau et son semblable publié par A. Labarta sont venus orner une de ces deux mosquées. Leur date est trop tardive pour la première, sauf s'ils avaient été utilisés dans une réforme non mentionnée par les sources écrites. Elle est trop précoce pour la seconde car il est

---

19. Dans son mémoire de doctorat, C. González Gutiérrez (*Las mezquitas de la Córdoba Islámica...*, op. cit., 2016, p. 253) classe cette église parmi celles peu susceptibles d'avoir succédé à une mosquée, mais cite pourtant un document de 1723, déjà mentionné par M. Nieto Cumplido (*Corpus mediaeval cordubense*, Cordoue, Publicaciones del Monte de Piedad y Caja de Ahorros de Córdoba, 1980, II, p. 265), qui précisait : « *Esta era la fábrica de la iglesia antigua cuja parte de arriba era fábrica de moros [...]* ».

20. M. Ocaña Jiménez, « Córdoba musulmana », dans *Córdoba. Colonia romana, Corte de los califas, luz de Occidente*, León, Everest, 1975, p. 36; M. Ación Almansa, A. Vallejo Triano, « Urbanismo y Estado islámico: de Corduba a Qurtuba-Madinat al-Zabra' », dans P. Crescier, M. García-Arenal (éd.), *Genèse de la ville islamique en Al-Andalus et au Maghreb occidental*, Madrid, Casa de Velázquez, 1998, p. 107-136 (ici, p. 114-115).

21. F. Hernández Giménez, *El alminar de Abd al-Raḥmān III en la Mezquita Mayor de Córdoba : génesis y repercusiones*, Grenade, Patronato de la Alhambra, 1975, p. 188-189.

22. Rue Roelas.

23. Entre autres : É. Lévi-Provençal, *Inscriptions arabes d'Espagne*, Leyde/Paris, Brill/Larose, 1931, p. 188, n° 24-26, n° 28; Ocaña Jiménez, *El cufico hispano y su evolución*, op. cit., p. 41-42, n° 26; id., « Notas sobre la Córdoba de Ibn Hazm », *Al-Mulk, Anuario de Estudios Arabistas de la Real Academia de Córdoba*, 3, 1963, p. 53-62 (ici, p. 60-61); González Gutiérrez, *Las mezquitas de la Córdoba Islámica*, op. cit., p. 198-201; M.A. Martínez Núñez, « Mujeres y élites sociales en al-Andalus a través de la documentación epigráfica », dans M.I. Calero Secall (coord.), *Mujeres y sociedad islámica: una visión plural*, Malaga, Universidad de Málaga, 2006, p. 287-328 (voir p. 294-297).

difficile d'imaginer une réforme aussi drastique que celle de la *sayyida* Muštāq dans un édifice construit une quinzaine d'année avant seulement.

Cette discussion inaboutie nous aura permis au moins de nous poser la question de l'identité des fondateurs des mosquées de quartier de Cordoue : l'émir lui-même pour le *masǧid* Amīr Hišām, peut-être l'entourage familial du calife pour le *masǧid* qui précéda l'église de San Lorenzo. Pour l'édifice d'où provient la pièce étudiée ici, c'est bien le calife, par l'entremise d'un haut personnage de son administration, qui en semble le commanditaire. L'importance donnée à cette fondation transparaît dans la qualité du chapiteau et le contenu de l'inscription. Et cela est d'autant plus notable que, jusqu'à présent, les vestiges des mosquées faisant partie du vaste programme califal de construction d'oratoires urbains n'ont révélé d'autres chapiteaux que de rempli (minarets de San Juan et San Lorenzo, oratoire ou *ṣaḥn* de Santa Clara).

## ATELIERS D'ÉTAT ET *ṬIRĀZ*

### La fonction

L'une des acceptions de ce terme polysémique d'origine perse, qui aurait tout d'abord désigné une broderie avant de se référer au vêtement richement orné porté par les hauts dignitaires de la cour, est celle de l'atelier étatique (*ṭirāz* ou *dār al-ṭirāz*) où étaient produits ces mêmes habits. Par glissement sémantique, il en vint à désigner parfois toute bande inscrite de manière officielle, quel que soit le support concerné (y compris sur des constructions). Cette acception ne semble cependant jamais avoir eu cours en al-Andalus où le terme s'est toujours référé à des textiles<sup>24</sup>. L'institution islamique du *ṭirāz*, qui puise ses racines dans le système des ateliers impériaux antiques, byzantins et sassanides, connut un essor très rapide, dès le règne du calife omeyyade d'Orient Hišām. Ajoutons qu'en al-Andalus, le terme de *dār al-ṣinā'a* se réfère à l'ensemble des ateliers d'État et non aux seuls arsenaux.

### La localisation

Selon Ibn Ḥayyān, la *dār al-ṭirāz* omeyyade de Cordoue fut fondée par l'émir 'Abd al-Raḥmān II<sup>25</sup>. Il s'agissait alors d'un atelier de production des tissus de

---

24. Ce bref passage ne fait que reprendre une partie de l'article que lui a consacré N. Rabbat dans l'*Encyclopédie de l'Islam* (N. Rabbat, s. v. « *ṭirāz* », dans *Encyclopédie de l'Islam*<sup>2</sup>). Sur les travaux menés dans les ateliers des Banū 'Abbād à Séville et notamment dans la *dār al-ṭirāz*, voir l'article récent de C. Barceló, « Loza dorada de la taifa de Sevilla. Novedades epigráficas », *Arqueología y Territorio Medieval*, 30, 2023, p. 1-23 (ici, p. 17-18).

25. Ibn Ḥayyān, *Crónica de los emires Albakam I y Abdarraḥmān II entre los años 796 y 847 (al-Muqtabis II-1)*, trad. esp. par F. Corriente, M. Makkī, Saragosse, Instituto de Estudios Islámicos y del Oriente Próximo, 2001, p. 142.

luxes indispensables non seulement à la vie de cour, mais aussi aux échanges diplomatiques et à l'entretien des liens clientélares. L'établissement devait se situer au nord-ouest de la ville si l'on en croit l'itinéraire suivi par al-Ḥakam II en 361/972 pour s'y rendre, itinéraire qui passait par la Bāb al-Yahūd et la nécropole de Umm Salāma. Le *Calendrier de Cordoue*, pour sa part, le situait non loin de la basilique de Saint Zoïle<sup>26</sup>. Ces deux informations suffisent à R. Arjona Castro et P. Marfil Ruiz pour localiser la manufacture dans le quartier de Cercadilla, lui aussi au nord-ouest et où des fouilles d'urgence ont mis au jour il y a une trentaine d'années une basilique et de nombreuses tombes. Pourtant, si l'identification du cimetière est probable, celle de l'église chrétienne l'est moins puisqu'elle est interprétée comme la basilique de Saint Aciscle par d'autres auteurs. Si cela était avéré, et si l'on accepte l'information fournie par le *Calendrier de Cordoue*, il faudrait chercher ailleurs la *dār al-ṭirāz*. Le plan inusité d'un vaste bâtiment quadrangulaire (comportant au moins trois patios et de très nombreuses pièces) découvert non loin a conduit R. Arjona Castro et P. Marfil Ruiz à l'identifier comme la *dār al-ṭirāz*, sans le moindre argument mettant en relation structure et fonction ni le moindre indice matériel et alors que le plan lui-même est en grande partie le résultat d'une (sur)interprétation de vestiges particulièrement arasés<sup>27</sup>. D'autres chercheurs voient d'ailleurs plutôt une *munya* dans cet édifice<sup>28</sup>. Il faut donc bien avouer, hélas, qu'on ne sait aujourd'hui ni où se trouvait exactement la *dār al-ṭirāz* de Cordoue ni quelle physionomie pouvaient avoir ses bâtiments. Ajoutons d'ailleurs que, à notre connaissance, aucun vestige matériel de pareil atelier étatique n'a jamais été identifié comme tel dans l'ensemble du domaine islamique.

## Les inscriptions d'époque califale évoquant le *ṣāḥib al-ṭirāz*

Ainsi que le précise l'inscription du chapiteau ici étudié, après *ʿalā yaday* apparaîtrait le nom de Gāfar en tant que *ṣāḥib al-ṭirāz*, *fatā* de l'*amīr al-muʿminīn* et son *mawlā*. Selon M. Ocaña, l'épigraphie omeyyade d'al-Andalus avait coutume

- 
26. A. Arjona Castro, P. Marfil Ruiz, « Posible localización de los restos arqueológicos del *Dār al-ṭirāz* (Casa del Tirāz) en la Córdoba musulmana », *Boletín de la Real Academia de Córdoba, de Ciencias, Bellas Letras y Nobles Artes*, 147, 2004, p. 137-146 (ici, p. 139).
  27. *Ibid.* Une surinterprétation similaire a été proposée à propos de la *dār al-Sikka* (Hôtel de la monnaie) sur la foi de la trouvaille de quelques creusets et de scories hors contexte stratigraphique clair (A. Arjona Castro, R. Frochoso Sánchez, « Localización del lugar donde estuvo ubicada la Casa de la Moneda [*Dār al-Sikka*] en la Córdoba islámica. A propósito de unos crisoles en un solar de la medina de Córdoba junto al Campo Santo de los Mártires », *Boletín de la Real Academia de Córdoba, de Ciencias, Bellas Letras y Nobles Artes*, 143, 2002, p. 181-198).
  28. F. Arnold, « El edificio singular del Vial Norte del Plan Parcial Renfe. Estudio arquitectónico », *Anejos de Anales de Arqueología Cordobesa*, 2, 2009-2010, p. 247-274 (ici, p. 249 fig. 2, p. 262, fig. 13); González Gutiérrez, *Las mezquitas de la Córdoba Islámica*, op. cit., p. 130-131.

de mentionner, après l'expression *alà yaday*, le *ṣāhib al-abniya* (« chef des travaux »), détenteur de cette fonction pour sa condition de *wazīr* ou de *ḥāḡib*<sup>29</sup>.

Il est clair que cette charge fut assumée par d'autres hauts responsables de l'administration, ainsi qu'en rend compte le répertoire épigraphique de l'époque. Ce fut le cas, sans prétendre aucunement à l'exhaustivité, des « fonctionnaires » suivants : *ḥāḡib* (« chambellan » ou « premier ministre »), *wazīr* (« ministre »), *kātib* (« secrétaire »), *ḥāzin* (« trésorier »), *āmil* (« gouverneur »), *qā'id* (« chef militaire » ou « gouverneur »), *qāḡi* (« juge »), *ṣāhib al-madīna* (« chef de la cité »), *ṣāhib al-ṣurṭa* (« chef de la police »), *ṣāhib al-ḥayl* (« commandant des Écuries »), *ṣāhib al-burud* (« responsable de la Poste ») et, comme ici, *ṣāhib al-ṭirāz* (« responsable des manufactures textiles »)<sup>30</sup>.

Certains étaient des hommes libres, comme le *ṣāhib al-ṣurṭa*, *qāḡi* et *ṣanī'a* (« protégé ») de la mère de Hišām II, qui est nommé après *alà yaday* dans l'inscription d'Écija (Séville), de l'année 367/977<sup>31</sup>, tandis que d'autres étaient des esclaves ou d'anciens esclaves qui avaient obtenu leur condition de *mawla* (« affranchi ») du calife. Ce sont ceux qui sont dénommés dans les inscriptions *fatà* ou *fatà l-kabīr*<sup>32</sup>, terme utilisé seul ou accompagné de *mawla* et parfois de la mention d'autres charges. C'est le cas de Šunayf et de Ġa'far, dans les inscriptions des *qaṣr*-s de Madīnat al-Zahrā'<sup>33</sup>.

En effet, en épigraphie, le nom de Ġa'far apparaît pour la première fois dans les frises de l'édifice voisin du *maḡlis* de réception officielle d'al-Nāšir, dans le jardin supérieur de Madīnat al-Zahrā', avec la date expresse de 345/956-57. Il y est désigné comme *fatà* et *mawla* du calife<sup>34</sup>, donc avant l'année 347/958-59, ainsi que l'a déjà signalé A. Labarta à propos du chapiteau du musée archéologique

29. M. Ocaña Jiménez, « Arquitectos y mano de obra en la construcción de la gran Mezquita de Occidente », *Boletín de la Real Academia de Córdoba de Ciencias, Bellas Artes y Nobles Letras*, 102, 1981, p. 97-138 (ici, p. 105).

30. On trouvera un bilan général sur ces charges et ces fonctions dans un article de J. A. Souto, « Siervos y afines en al-Andalus omeya a la luz de las inscripciones constructivas », *Espacio, Tiempo y Forma. Revista de la Facultad de Geografía e Historia. Serie III, Historia Medieval*, 23, 2010, p. 205-263, en particulier p. 234-235.

31. Id., « Las inscripciones árabes de la Iglesia de Santa Cruz de Écija (Sevilla) : dos documentos emblemáticos del Estado omeya andalusí », *Al-Andalus-Magreb*, 10, 2002-2003, p. 215-263 (ici, p. 241-261, n° 2, pl. II, fig. 4-6); Martínez Núñez, « Mujeres y élites sociales en al-Andalus a través de la documentación epigráfica », art. cité, p. 297-301; ead., avec la colab. d'I. Rodríguez Casanova et A. Canto García *Epigrafía árabe. Catálogo del Gabinete de Antigüedad*, Madrid, Real Academia de la Historia, 2007, n° 78.

32. M. Meouak, « Les marges de l'administration hispano-umayyade (mileu II<sup>e</sup>/VIII<sup>e</sup>-début V<sup>e</sup>/XI<sup>e</sup> siècles) : prosopographie des fonctionnaires d'origine *ṣaqlabī*, esclaves et affranchis », dans M. Marín (éd.), *Estudios onomástico-biográficos de al-Andalus (Homenaje a José M<sup>e</sup> Fórneas)*, Madrid, CSIC, 1988, p. 305-336; id., *Ṣaqlība, eunuques et esclaves à la conquête du pouvoir. Géographie et histoire des élites politiques « marginales » dans l'Espagne umayyade*, Helsinki, Academia Scientiarum Fennica, 2004.

33. Martínez Núñez, « La epigrafía del Salón... », art. cité, p. 141.

34. *Ibid.*, p. 129-134.

provincial de Cordoue daté de cette année-là, et avant – aussi – l'année 348/959-60, date que donnait M. Ocaña Jiménez à l'inscription d'un autre chapiteau, découvert dans la percée de la Gran Vía, à Grenade<sup>35</sup>.

À partir de ce moment, cette double désignation est attachée au nom de Ğā'far dans diverses inscriptions de l'époque d'al-Nāṣir, certaines conservées à Madīnat al-Zahrā' même, comme sur la volute d'un chapiteau<sup>36</sup>, d'autres provenant de la cité califale mais conservées ou remployées ailleurs, tel le petit arc de la cathédrale de Tarragone, de l'année 349/960-61<sup>37</sup>.

Sous le règne du second calife, al-Ḥakam, Ğā'far est dénommé – toujours après 'alā yaday –, *mawlā* et *ḥāḡib* du calife sur un chapiteau de Madīnat al-Zahrā', des environs de 353-354/964-965, et *sayf* et *fatā* sur un fragment de tailloir dont la date doit être antérieure à l'année 353<sup>38</sup>. En effet, cette désignation, *sayf*, doit être un premier essai du *laqab* de *sayf al-dawla* (« épée de la dynastie ») qui est attribué à cet ancien esclave sur les chapiteaux de l'Alcázar de Cordoue, datés de cette même année, où Ğā'far apparaît plus précisément comme Ğā'far ibn 'Abd al-Rahmān *mawlā*, *kātib* et *ḥāḡib*<sup>39</sup>.

Dans les inscriptions commémorant l'agrandissement de la grande mosquée de Cordoue sur ordre d'al-Ḥakam II, en 354/965, il est nommé comme fils fictif de 'Abd al-Rahmān et comme *mawlā* et *ḥāḡib* d'al-Ḥakam, de même que dans l'inscription de fondation de 358/968-69<sup>40</sup>. Sur le bassin conservé au musée archéologique provincial de Grenade, daté de 360/970-71, il est désigné comme *fatā* et *ḥāḡib* du calife<sup>41</sup>. Ceci est la dernière mention du célèbre *ḥāḡib*, de son vivant.

En centrant notre attention sur les mentions de Ğā'far comme *ṣāḥib al-tirāz*, nous avons repéré, outre celles figurant sur les deux chapiteaux datés de 347, le cas des inscriptions de trois petits arcs provenant de la demeure « de la Alberca » à Madīnat al-Zahrā', datés précisément de 350/961, avant donc la mort d'al-Nāṣir<sup>42</sup>. Y est aussi utilisée la formule *fatā* et *mawlā*, et *ṣāḥib al-ḥayl*

35. Ocaña Jiménez, « Capiteles fechados del siglo x », art. cité, p. 441-442, n° 4.

36. Martínez Núñez, *Recientes hallazgos epigráficos...*, op. cit., n° 43, p. 55-56.

37. *L' Islam i Catalunya. Catàleg. Exposició en el Museu de Historia de Catalunya*, Barcelone, Institut Catalán del Mediterráneo/Museo de Historia de Catalunya, 1998, p. 46; Martínez Núñez, *Epigrafía árabe...*, op. cit., n° 83.

38. Ead., *Recientes hallazgos epigráficos...*, op. cit., p. 67 y n° 10 y 35 respectivement.

39. Ocaña Jiménez, « Capiteles fechados del siglo x », art. cité, n° 1, p. 443; id., « Capiteles epigrafiados del Alcázar de Córdoba », *Al-Andalus*, 3, 1935, p. 155-167.

40. Id., « Inscripciones árabes fundacionales de la Mezquita-Catedral de Córdoba », *Cuadernos de Madīnat al-Zahrā'*, 2, 1988-90, p. 9-28; Martínez Núñez, « Epígrafes al nombre de al-Ḥakam... », art. cité, p. 84-85.

41. Lévi-Provençal, *Inscriptions arabes d'Espagne*, op. cit., n° 215; M. Ocaña Jiménez, « Yá'far el eslavo », *Cuadernos de la Alhambra*, 12, 1976, p. 217-223 (ici, p. 222); D. Cabanelas, « La Pila árabe del Museo Arqueológico y de la Casa del Chapiz », *Miscelánea de Estudios Árabes y Hebraicos, Sección Árabe-islam*, 29-30, 1980-1981, p. 21-34.

42. Ocaña Jiménez, « Yá'far el eslavo », art. cité, p. 219-230.

*wa-l-tirāz* (« responsable des Écuries et des manufactures textiles ») après *‘alā yaday*. Il faut préciser que cette inscription est au nom d'al-Ḥakam mais que le calife lui-même, alors encore en vie, n'est mentionné qu'en fonction de son fils et héritier. La formule exacte est : *bismi Allāh baraka min Allāh li-l-Ḥakam walī ‘abd al-muslimīn ibn Amīr al-mu‘minīn* (« au nom de Dieu, bénédiction de Dieu pour al-Ḥakam, l'héritier désigné, fils du Prince des croyants... »).

Il existe une autre inscription, sur un tailloir, dont il a été dit qu'elle faisait référence à Ğa‘far l'Esclave<sup>43</sup>, sous la forme *Abū Aḥmad Ğa‘far, ḥāḡib et ṣāḡib al-ḡayl*, mais son authenticité a été mise en doute et son attribution considérée comme suspecte<sup>44</sup>.

Notons, dans le même ordre d'idées, qu'il a été proposé que le *ḥāḡib* *Abū Aḥmad Ğa‘far* figurant dans les inscriptions de certains chapiteaux, n'était pas « l'Esclave », mais le Berbère al-Muṣḡafī<sup>45</sup>, qui fut *ḥāḡib* d'al-Ḥakam après la mort de Ğa‘far al-Ṣiqḡabī et avant la nomination d'al-Mansūr b. Abī ‘Amīr<sup>46</sup>. Cette identification paraît confirmée par l'inscription d'un fragment de bassin de marbre provenant d'al-Andalus et acquis par la *David Collection* de Copenhague en 2009<sup>47</sup>. Sa décoration d'arcs polylobés est très semblable à celle que l'on peut observer sur des œuvres de la période ‘amiride. Le texte, très détérioré, peut se lire comme [...] *baraka min Allāh li-Abī Aḥmad Ğa‘far al-ḡāḡib ṣāḡib al-burud wa-l-ḡayl* [...] (« [...] bénédiction de Dieu pour Abū Aḥmad Ğa‘far, le *ḥāḡib* et responsable de la Poste et des Écuries [...] »). Le *ḥāḡib* ainsi mentionné doit être al-Muṣḡafī, puisque les caractéristiques de la pièce rendent compte d'une chronologie postérieure au règne du calife al-Ḥakam II (m. en 366/976-77) et donc aussi à la mort du célèbre *ḥāḡib* Ğa‘far al-Ṣiqḡabī (m. en 360/970-71).

Il existe par ailleurs un autre personnage, Fā‘iq, désigné comme *‘abd* du calife al-Ḥakam II sur un fragment de chapiteau conservé à Madīnat al-Zahrā<sup>48</sup> et sur un fragment d'inscription cordouane, mais conservé au musée archéologique provincial de Malaga<sup>49</sup>. Dans les deux cas la mention se fait probablement après l'expression *‘alā yaday*. On sait par ailleurs de ce Fā‘iq qu'il fut *al-fatā l-kabīr*,

43. V. Martínez Enamorado, *Un hombre para el califato. De nuevo sobre Ya‘far el Esclavo a partir de un cimacio con grifos*, Malaga, Imprenta Montes, 2006.

44. C. Barceló, « El *Corpus Epigráfico Andalusi* ¿un proyecto posible? », dans A. Malpica Cuello, B. Sarr Marroco (éd.), *Epigrafía árabe y Arqueología Medieval*, Grenade, Nakla, 2015, p. 173-204 (ici, p. 194-195).

45. Martínez Núñez, « Epigrafes al nombre de al-Ḥakam... », art. cité, p. 85.

46. C. Barceló, « Lisboa y Almanzor (374/985) », *Coninbriga*. 52, 2013, p. 165-194 (ici, p. 181).

47. Information disponible en <http://www.davidmus.dk/en/collections/islamic/dynasties/spain/art/25-2009>. M<sup>a</sup> A. Martínez Núñez a pu lire et analyser cette inscription à la demande de M. Rosser-Owen en 2014.

48. Martínez Núñez, *Recientes hallazgos epigráficos...*, op. cit., n<sup>o</sup> 9, p. 67.

49. C. Barceló, « El cúfico andalusi de ‘provincias’ durante el califato », *Cuadernos de Madīnat al-Zahrā*, 5, 2004, p. 173-197 (ici, p. 182); ead., « Seis epígrafes árabes andalusies », *Anales de Arqueología Cordobesa*, 30, 2019, p. 393-420 (ici, p. 397-400, n<sup>o</sup> 2).

*mawlà* et fils fictif du calife, et qu'il fut également *ṣāhib al-burud wa-l-ṭirāz*. Cependant, le peu qui nous est parvenu de ces inscriptions ne permet pas de savoir s'il y était fait référence à cette dernière fonction.

Le choix fait par le calife des personnes qui détenaient la haute direction des travaux et de la production d'objets somptueux put répondre à de multiples raisons, certaines d'entre elles conjoncturelles, comme nous invite à le penser la désignation du *ṣāhib al-madīna* de Cordoue pour intervenir comme directeur dans le grand *maḡlis* d'al-Nāṣir à Madīnat al-Zahrā<sup>50</sup>, ou encore la nomination même du *fatā* Ga'far al-Ṣiqḷabī, si lié dès ses premières mentions épigraphiques à la personne d'al-Ḥakam, comme héritier puis comme calife<sup>51</sup>.

## Ce que l'on sait de l'organisation des « ateliers de fabrication de chapiteaux »

Les édifices et les divers objets en ivoire, en bois, en métal et en céramique ainsi que les tissus réalisés dans les ateliers de la *dār al-ṣinā'a* califale sur ordre des califes omeyyades d'al-Andalus ou de personnages de leur entourage immédiat, portaient souvent des inscriptions commémoratives de leur fabrication<sup>52</sup>. Différents éléments architecturaux des édifices de fondation califale étaient, pour leur part, les supports de telles inscriptions : stèles, frises, petits arcs ornementaux, bassins, bases de colonnes, tailloirs et, surtout, chapiteaux.

Ces inscriptions comportaient, outre le nom de l'ordonnateur, ceux d'autres personnages<sup>53</sup>. Ainsi, après *'ala yadāy*, figurait le nom de celui qui exerçait la haute direction – très souvent honorifique<sup>54</sup> –, des travaux ordonnés ou de l'œuvre commandée par le calife. Parfois, après l'expression *bi-naẓar*, figurait le nom de l'« inspecteur de la construction », comme dans les épigraphes commémorant l'agrandissement par al-Ḥakam II de la grande mosquée de Cordoue<sup>55</sup>. Dans certains cas, c'était le *ṣāhib al-bunyān* (« chef de la construction ») qui était

50. Martínez Núñez, « La epigrafía del Salón Rico... », art. cité, p. 141, 146.

51. En ce sens, voir l'identification de l'édifice voisin du Salón Rico d'al-Nāṣir à Madīnat al-Zahrā<sup>3</sup> avec le *maḡlis al-ḡarbi* des sources écrites et de celui-ci avec la salle d'apparat destinée à l'héritier désigné (A. Vallejo Triano, « El heredero designado y el califa. El Occidente y el Oriente en Madīnat al-Zahrā<sup>3</sup> », *Mainake*, 36, 2016, *Homenaje a Manuel Ación Almansa*, p. 433-463).

52. M-A. Martínez Núñez, « Correos y medios de comunicación y propaganda en al-Andalus », dans A. Pérez Jiménez et G. Cruz Andreotti (éd.), *Aladas palabras. Correos y Comunicaciones en el Mediterráneo*, Madrid, Ediciones Clásicas, 1999, p. 133-172 (ici, p. 136-139).

53. Ocaña Jiménez, « Arquitectos y mano de obra... », art. cité; Souto, « Siervos y afines en al-Andalus... », art. cité.

54. Martínez Núñez, « La epigrafía del Salón... », art. cité, p. 140-142; Souto, « Siervos y afines en al-Andalus omeya... », art. cité, p. 235; Martínez Núñez, *Recientes ballazgos epigráficos en Madīnat al-Zahrā<sup>3</sup>...*, *op. cit.*, p. 67-68.

55. Ocaña Jiménez, « Inscripciones árabes fundacionales... », art. cité, p. 15-18.

mentionné<sup>56</sup>. Celui qui détenait la juridiction la plus haute sur les travaux d'État, au-dessus des inspecteurs (*nāzirū l-bunyān*) et autres *aṣḥāb*, était le directeur indiqué à la suite de la mention *ʿalā yaday*<sup>57</sup>.

Après l'expression *ʿamal*, s'ajoutent à ceux que nous venons d'énumérer divers anthroponymes qui, dans leur majeure partie, ne sont connus que par l'épigraphie<sup>58</sup>. Ce sont généralement ceux d'esclaves (*ʿabīd*) au service de l'administration califale. Il devait s'agir d'artisans spécialisés, véritables exécuteurs de ces divers travaux : ainsi *al-naqqāṣ* (« le sculpteur »)<sup>59</sup>, ou *al-raḥḥām* (« le marbrier »)<sup>60</sup>. Une grande partie d'entre eux devaient être des maîtres d'œuvre dans leur métier – comme le corrobore la ferrure du célèbre coffret de Leyre, de l'année 395/1004-1005, où l'on peut lire *ʿamal Farāḡ maʿa talāmīdati-hi* (« œuvre de Farāḡ et de ses disciples »)<sup>61</sup> –, responsables du travail technique proprement dit et *aṣḥāb* de certains des ateliers de la *dār al-ṣināʿa* califale<sup>62</sup>.

On a affaire, en somme, à une hiérarchie très complexe de personnages, de charges et de fonctions, les unes honorifiques et les autres techniques, qui supposaient une haute qualification et étaient impliqués dans l'exécution des travaux et la fabrication des objets somptueux califaux. Tant les directeurs honorifiques que les personnages cités à la suite de *ʿamal* étaient normalement appelés *ʿabd/ʿabīd* du calife, terme qui n'avait donc pas toujours le sens d'« esclave », mais plutôt celui de « serviteur »<sup>63</sup> au sens large puisqu'il s'appliquait parfois à des individus libres, comme le *ṣāḥib al-madīna* ʿAbd Allāh b. Badr ou le *qāḍī* et *ṣāḥib al-ṣurṭa* Aḥmad b. ʿAbd Allāh b. ʿArūs<sup>64</sup>. Dans le cas de chapiteaux, seuls sont

56. Documenté seulement dans une inscription d'époque émirale de Mérida : C. Barceló, « Las inscripciones omeyas de la alcazaba de Mérida », *Arqueología y Territorio Medieval*, 11/1, 2004, p. 59-78 (ici, p. 63-64) ; Martínez Núñez, *Epigrafía árabe. Catálogo del Gabinete de Antigüedades*, *op. cit.*, n° 15.

57. Ocaña Jiménez, « Arquitectos y mano de obra... », art. cité, p. 105.

58. Martínez Núñez, « La epigrafía del Salón... », art. cité, p. 142-143 ; ead., « Epígrafes al nombre de al-Ḥakam... », art. cité, p. 89-90 ; Souto, « Siervos y afines en al-Andalus... », art. cité, p. 236 ; Y. Rāḡib, « Esclaves et affranchis trahis par leur nom dans les arts de l'Islam médiéval », dans Ch. Müller, M. Roiland-Rouabah (dir.), *Les non-dits du nom. Onomastique et documents en terres d'Islam. Mélanges offerts à Jacqueline Sublet*, Damas-Beyrouth, Presses de l'Ifpo, 2013, p. 247-301 (ici, p. 249-253) ; C. Barceló, « Epitaph of an ʿAmīrī (Cordova 374 H / 985 CE) », *Journal of Islamic Archaeology*, 1/2, 2014, p. 121-142 (ici, p. 137-138) ; Martínez Núñez, *Recientes hallazgos epigráficos...*, *op. cit.*, p. 68-70.

59. *Ibid.*, n° 46 et p. 68, 69.

60. Martínez Núñez, « La epigrafía del Salón... », art. cité, p. 142.

61. J. Navascués, « Una escuela de eboraria en Córdoba, de fines del siglo IV de la Hégira (XI J.C.), o las inscripciones de la arqueta hispano-musulmana llamada de Leyre », *Al-Andalus*, 29, 1964, p. 199-206 (ici, p. 204-206) ; Martínez Núñez, *Epigrafía árabe...*, *op. cit.*, n° 68.

62. Martínez Núñez, « La epigrafía del Salón... », art. cité, p. 143-144 ; ead., « Epígrafes al nombre de al-Ḥakam... », art. cité, p. 90-92 ; ead., *Recientes hallazgos epigráficos...*, *op. cit.*, p. 70-71.

63. *Ibid.*, p. 71.

64. Martínez Núñez, « La epigrafía del Salón... », art. cité, p. 141-142, 144 ; Souto, « Siervos y afines en al-Andalus... », art. cité, p. 212.



mentionnés les noms du directeur honoraire après l'expression *'alà yaday* et ceux des chargés de l'exécution après le mot *'amal*.

Il est clair en tout cas que les traits épigraphiques observés et les anthroponymes cités dans les inscriptions concernées, tout comme les éléments décoratifs et les techniques d'exécution, corroborent tous la centralisation de la fabrication de ces chapiteaux dans les ateliers califaux de Cordoue/Madīnat al-Zahrā<sup>65</sup>, et cela malgré la grande dispersion postérieure de ces éléments, fruit de leur pillage et emploi à des fins diverses<sup>66</sup>.

Porteur de l'une des inscriptions les plus anciennes, mais jusqu'ici inédite, au nom de Ġa'far, *fatà* et *mawlà* de l'*amīr al-mu'minīn* ('Abd al-Raḥmān III), le chapiteau objet de notre attention s'est révélé d'un grand intérêt.

Son étude a apporté en effet un éclairage complémentaire tant sur l'activité menée par ce grand personnage de la cour califale dans le cadre de ses charges que sur le rôle de l'entourage immédiat du prince dans l'édification de mosquées privées ou « de quartier » à Cordoue, avant l'achèvement de Madīnat al-Zahrā'. Mais elle nous a engagés aussi à nous poser de façon plus précise la question de l'organisation « administrative » des grands chantiers, celle de la compatibilité et de l'interchangeabilité de nombreuses charges honorifiques, celle du fonctionnement des ateliers d'État, et plus particulièrement celle de la *dār al-ṭirāz* au sein de ceux-ci.

Sur ce point, et au contraire de ce que pourrait laisser croire l'inscription sculptée sur le ruban d'abaque, il n'y a pas lieu de penser que le *ṭirāz* englobait parmi ses activités et ses productions une partie de la sculpture monumentale. En revanche, certains personnages portant le titre de *ṣāḥib al-ṭirāz* furent désignés conjonctuellement par le calife comme « directeurs honorifiques » de chantiers de construction de monuments de prestige. *Dār al-ṭirāz* et ateliers de sculpteurs pouvaient bien avoir fait partie, alors, d'un même conglomérat d'institutions et d'installations de production d'objets somptuaires, au statut équivalent et étroitement contrôlées par le calife lui-même au travers de sa haute administration.

Patrice Cressier  
CNRS – UMR 5648 CIHAM

Sophie Gilotte  
CNRS – UMR 5648 CIHAM

María Antonia Martínez Núñez  
Universidad de Málaga

65. Martínez Núñez, *Recientes hallazgos epigráficos...*, *op. cit.*, p. 71-72.

66. Nous avons évoqué plus haut cette dispersion d'éléments architectoniques émiraux et califaux omeyyades, postérieure à la chute du régime et conséquence de la valeur mémorielle et légitimatrice qui leur fut alors attribuée : Cressier, « Historias de capiteles », art. cité ; id., « D'al-Andalus au Maghreb : le long voyage des chapiteaux umayyades cordouans », art. cité ; id. et Cantero Sosa, « Diffusion et emploi des chapiteaux omeyyades... », art. cité ; Rosser-Owen, « Andalusī Spolia in Medieval Morocco », art. cité.